

La deuxième *Intifada*... Une guerre asymétrique palestinienne-israélienne

Amos Harel; Avi Isacharoff : *La septième guerre d'Israël. Comment nous avons gagné la guerre contre les Palestiniens et pourquoi nous l'avons perdue.* Paris, Hachette, 2005. 527 pp.

En 2005 paraît la traduction en français de l'ouvrage en hébreu de deux journalistes israéliens, consacré à la deuxième Intifada. L'intérêt de ce livre de plus de cinq cents pages? Ses auteurs cherchent à traiter avec objectivité les paramètres principaux de problèmes complexes et brûlants auxquels le Gouvernement d'Ariel Sharon et les forces armées se sont trouvés confrontés.

Ils ne cachent pas les fautes et les faiblesses des autorités de l'Etat hébreu. Ainsi la plupart des décideurs ne prennent pas la peine de lire les nombreux rapports des services de renseignement; dans le meilleur des cas, ils se contentent d'un résumé "pittoresque" ou de conversations. Les auteurs expliquent la conduite politique en Israël, Etat démocratique, et dans les territoires sous contrôle de l'Autorité palestinienne, en fait de Yasser Arafat, le dictateur qui monopolise tous les pouvoirs, garde le contrôle des moindres détails et se montre le champion de l'ambiguïté politique ainsi que du double langage. Malgré ses discours, il ne fait rien pour empêcher les attentats-suicides.

Tsahal, armée régulière très moderne et bien équipée, combat depuis 1948, mais elle se trouve engagée dans la deuxième Intifada, une guerre asymétrique qui ne lui est pas familière. L'adversaire recourt au terrorisme et aux attentats-suicides, pour lui ce sont des armes stratégiques. Une telle guerre, on peut la gagner au niveau tactique tout en la perdant au niveau stratégique et à celui des médias, partant de l'opinion internationale. Nous retiendrons particulièrement trois thèmes: le terrorisme palestinien, le contre-terrorisme israélien et les dangers inhérents à une occupation militaire.

Le terrorisme palestinien, une arme stratégique

Outre le fait qu'ils jettent des pierres contre les soldats israéliens, les enfants palestiniens servent de guetteurs, de passeurs, de transporteurs d'explosifs, de boucliers humains, comme les femmes que les soldats israéliens ne fouillent pas volontiers. Ces gamins participent également aux combats, parce que les dirigeants terroristes palestiniens savent que les Israéliens répugnent à tirer sur des enfants. Pour couvrir une opération de contrebande d'armes à la frontière avec l'Egypte, les propriétaires des tunnels clandestins envoient des jeunes de six ou sept ans jeter des grenades artisanales qui leur sautent souvent dans les mains. Pas de pitié pour les Israéliens mais pas plus pour les enfants palestiniens...

L'apparition de terroristes kamikazes correspond à l'invasion du Liban par Tsahal en 1982. Le premier attentat de ce type, au Moyen-Orient, en avril 1983, est dû à un chiïte qui fait exploser un camion bourré d'explosifs devant l'ambassade des Etats-Unis à Beyrouth, provoquant la mort d'une soixantaine de personnes. Le Hamas commet le premier attentat-suicide palestinien le 16 avril 1993. Par la suite, les kamikazes vont devenir une arme stratégique qui vise à rétablir l'équilibre de la dissuasion face à Israël. C'est le résultat du manque de choix, la conséquence d'un désespoir collectif!

Grâce aux attentats-suicides, les organisations palestiniennes offrent à leur population ce qu'elle désire par-dessus tout, la vengeance, et le sentiment qu'on peut répondre aux armes sophistiquées des Israéliens, à leurs hélicoptères Apache et à leurs Merkava. En parallèle, il y a les "attaques-sacrifices": un ou deux assaillants s'infiltrent dans un fortin ou une colonie israélienne, afin d'abattre le maximum de soldats et de civils, compris les enfants, les femmes et les vieillards. Ces terroristes se battent jusqu'à la mort, sans se préoccuper d'une voie de repli.

Pendant l'hiver 2002, la campagne d'attentats fait régner la peur et la détresse dans des pans entiers de la société israélienne. Les gens réduisent leurs sorties dans les lieux de loisirs et dans les centres commerciaux, tandis que des vigiles apparaissent partout. Quiconque en a les moyens d'abstient d'emprunter les transports publics. Dans un tel contexte, ministres, généraux, officiers et hauts fonctionnaires supérieurs, entourés d'une muraille d'hommes armés et de gardes du corps, se déplacent en véhicules blindés. Ils n'ont pas conscience du mauvais exemple qu'ils donnent à leurs concitoyens sans défense, menacés d'exploser dans des transports publics, des places ou des centres commerciaux. Pendant toute la deuxième Intifada, aucun ministre israélien n'a voyagé en bus en signe de solidarité avec ses concitoyens.

Le nombre de touristes baisse à un niveau jamais atteint depuis la guerre des Six-Jours. Jusqu'en juillet 2005, on compte 143 attentats-suicides (c'est un record mondial) commis par 160 kamikazes, sans compter les tentatives qui ont échoué: 132 d'entre eux ont été interceptés avant qu'ils n'agissent. Les fissures apparues dans l'endurance israélienne encouragent les tenants de l'arme terroriste, puisqu'elle s'avère efficace.

Le contre-terrorisme, ses succès et ses failles

Un officier supérieur de Tsahal écrit en janvier 2004 : "Nous avons liquidé toutes les cellules terroristes, sauf une. Le malheur, c'est que celle-là compte trois millions et demi de Palestiniens." Comme lors de la première Intifada, les mesures de rétorsion collective ou familiale – destructions de maisons, mesures d'expulsion - ont peu d'effets dissuasifs.

A la fin de la quatrième année de la deuxième Intifada, Tsahal, appuyé par les services de renseignement, en particulier le Chabak, obtient de beaux succès: les 90% des attentats sont déjoués. En mars 2002, à l'apogée de la vague d'attentats, 17 kamikazes atteignaient leur cible pour 1 attentat déjoué. A partir de mars 2003, le rapport mensuel est de 1 attentat pour 10 kamikazes arrêtés. Durant le premier quart de l'année 2002, on comptait 40 attaques par mois en Israël, un chiffre qui va baisser à 5 dans la seconde moitié de l'année. Le nombre de victimes israéliennes (450 en 2002, le pic) baisse à 213 en 2003, puis connaît une chute encore plus spectaculaire, 66 durant la première moitié de 2004.

Plusieurs facteurs expliquent cette évolution: la barrière de sécurité, les pertes infligées aux réseaux terroristes par l'opération "REMPART" qui va amener au front des militants palestiniens moins entraînés et moins expérimentés, les interventions de Tsahal dans les camps palestiniens, sa prise de contrôle sur l'ensemble de la Cisjordanie, l'amélioration des renseignements obtenus par le Chabak et sa collaboration étroite avec les unités militaires (compagnie, section). Des agents les accompagnent au cours des opérations d'arrestations. La plus grande partie des renseignements proviennent des salles d'interrogatoire du Chabak, dont les enquêteurs ne peuvent utiliser des "moyens exceptionnels" qu'en cas de force majeure contre une personne interpellée soupçonnée d'être "une bombe à retardement".

Jusqu'en 2001, les officiers dans les bataillons pensent que Tsahal peut donner une solution militaire à la menace terroriste, mais ils ne comprennent pas qu'on leur donne ordre de boucler les camps de réfugiés palestiniens à l'extérieur, sans y pénétrer, alors que tout le monde sait que les ateliers d'explosifs et les recruteurs de kamikazes se trouvent à l'intérieur. Après l'échec de la campagne de Suez lors de la guerre du Kippour et les violents combats à Ein el-Hilwé et Beyrouth lors de la guerre du Liban, le commandement israélien craint en effet les combats en zone urbaine, s'y ajoutent les mises en garde du Service de renseignement militaire (Aman) pour qui l'occupation des camps risquerait de coûter des centaines de pertes humaines.

Au camp palestinien de Balata, Tsahal inaugure une nouvelle technique de combat. Sûrs que les Palestiniens tendront des pièges dans les ruelles étroites, les parachutistes progressent à travers les maisons. Les cloisons séparant les maisons sont défoncées à la masse ou au foret. Les chars Merkava les plus récents, les transporteurs de troupe hyper-blindés (développés sur la base de châssis de chars de combat Centurions et T-54 pris aux Egyptiens) ne craignent pas les RPG des Palestiniens, même dans les ruelles tortueuses des camps.

Certains revers s'expliquent par le fait que les troupes israéliennes n'abandonnent jamais un blessé ou un mort. Au camp de Jénine, des soldats, pendant les combats, mettent en danger leur vie et le succès de l'opération, afin d'évacuer des camarades blessés; on leur a pourtant appris de liquider d'abord l'ennemi, de s'occuper ensuite des blessés. A l'engagement, la fraternité d'arme reste la plus forte, alors que la mission - non l'homme – prime sur tout.

Les dangers inhérents à une occupation militaire

Pendant les premiers mois du mandat du Gouvernement Sharon, les routes de Cisjordanie, les "couloirs" pour les militaires, s'avèrent un talon d'Achille de la défense israélienne. Alors que Tsahal affronte les Palestiniens autour de ses fortins et des colonies, aux carrefours et aux barrages à la périphérie des villes, des groupes armés palestiniens choisissent des proies non protégées, à portée de main sur les routes, négligeant les jeeps militaires blindées. Ils opèrent au petit matin, à l'heure où des milliers de colons se rendent à leur travail en Israël, de l'autre côté de la "Ligne verte". En général, l'attaque a lieu à 5 minutes d'un village palestinien; un véhicule, souvent volé, attend les terroristes à 50 mètres de la route. Le groupe compte 2 tireurs, 1 conducteur, 1 guetteur et 1 coordinateur qui donne ses ordres par téléphone portable. En règle générale, le groupe se replie sain et sauf, avant l'arrivée de la première patrouille israélienne. La nuit tombée, les routes sont désertes, à cause de la peur des attaques. Tsahal éprouve des difficultés à défendre les 1170 km de routes de Cisjordanie!

Les barrages apparaissent comme un autre talon d'Achille dans les territoires occupés. De jeunes soldats, sans préparation pour affronter des situations humaines complexes, se trouvent à des endroits où le risque de frictions est à son comble. Ces militaires ont souvent l'impression que les barrages servent surtout à tourmenter les Palestiniens, puisque les terroristes trouvent toujours le moyen de les contourner. Même les bouclages les plus sévères perdent de leur efficacité au bout de quelques jours. Les kamikazes trouvent des chemins de traverse, alors que les innombrables barrages restent exposés à des attaques.

Israël se bat pour défendre ses citoyens contre le terrorisme, c'est donc une guerre sale dans laquelle on en arrive à employer des moyens douteux, surtout aux plus bas échelons. Le terrorisme est un cancer dont les métastases contaminent également ceux qui luttent contre lui.

Des officiers supérieurs engagés dans la bande de Gaza et en Cisjordanie admettent que leur contrôle sur les troupes est faible, tandis que les soldats affirment que, hormis les chefs de section, les officiers ne savent rien de ce qui se passe au front, c'est-à-dire aux barrages, dans les colonies et dans les avant-postes. L'occupation s'étend à des zones si nombreuses que la force éthique de la chaîne dépend toujours de son maillon le plus faible. De simples soldats disposent d'un très grand pouvoir sur la vie des Palestiniens et ils savent que le contrôle sur leurs agissements est réduit; certains abusent de la situation. Il en va de même chez les gardes-frontière. Les hommes se justifient en invoquant les horreurs commises par les terroristes.

Bien que la Haute Cour l'ait interdit, de nombreuses unités pratiquent la technique du "voisin de service", c'est-à-dire l'envoi, devant les soldats, d'un voisin palestinien vers la maison mitoyenne de celle d'un homme recherché, afin qu'il serve de "bouclier humain"...

Il n'y a enquête, éventuellement sanctions que lorsqu'il y a des photos irréfutables; les accusations des Palestiniens sont considérées comme de la propagande. Avec le temps, les consciences se brouillent dans l'opinion publique: même si la gravité des révélations augmente, l'indignation décroît.

Expériences dans une guerre asymétrique

Lors d'un séminaire organisé en février 2004 par l'Etat-major général israélien, on en arrive à la conclusion que Tsahal n'est qu'une partie de l'effort national dans la guerre d'usure contre les Palestiniens et que les forces armées ne sont pas l'élément principal de la victoire. Le conflit va encore durer des années. Tsahal a commis une erreur en ignorant que les Palestiniens manquent de véritables procédures de décision. La plupart du temps, c'est Arafat qui tranche, mais les échelons subordonnés, les clans n'obéissent que lorsqu'ils le veulent bien; ils se livrent à des querelles interminables et violentes, souvent fondées sur des oppositions de personnes.

Les coups portés aux réseaux terroristes palestiniens ont renforcé l'influence des organisations agissant de l'extérieur, comme le Hezbollah du Liban et le commandement du Hamas à Damas. Les attaques systématiques contre les cellules locales n'éliminent pas la menace terroriste.

En dernière analyse, le conflit israélo-palestinien est une guerre asymétrique. La faiblesse des Palestiniens sur le terrain leur donne le levier de la puissance politique. Aux yeux des Occidentaux, Israël tend à passer pour un Goliath équipé d'armes surpuissantes, qui écrase un pauvre et gentil David, armé d'une fronde. Même les attentats du 11 novembre 2001 n'ont pas convaincu qu'Israël se trouve dans le camp des bons et qu'il se trouve engagé dans une lutte à mort contre le terrorisme. En Europe, on continue à faire la distinction entre le terrorisme légitime, qui lutte contre une occupation injustifiable, et le terrorisme islamiste, qui reste inacceptable. On néglige complètement les souffrances subies par les Israéliens à cause du terrorisme et des attentats-suicides.

La population israélienne a peut-être gagné une bataille contre le terrorisme, car elle s'est montrée capable d'encaisser les coups, comme les Britanniques pendant le Blitz en 1940. Sera-t-elle à même de gagner la guerre, c'est-à-dire la paix, la fin des attentats et des attaques-suicides, de trouver un modus vivendi avec les Palestiniens?